

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 49 (2022)

**Franck Tison**

**L'Achilleion, miroir des tensions franco-allemandes  
(1907–1926)**

DOI: 10.11588/fr.2022.1.102439

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

FRANCK TISON

## L'ACHILLEION, MIROIR DES TENSIONS FRANCO-ALLEMANDES (1907-1926)

On ne louera jamais assez la richesse des fonds de l'Inguimbertaine, la bibliothèque-musée de Carpentras fondée par Monseigneur d'Inguibert au XVIII<sup>e</sup> siècle. L'unicité de ses collections lui a offert une notoriété qui a franchi les marches comtadines et même les frontières de l'hexagone. Le rayonnement, la bibliothèque le doit à la politique avisée de conservateurs inspirés qui ont présidé à sa destinée. Les Robert Caillet, Georges Bataille, Henri Dubled, et plus récemment un Jean-François Delmas, ont largement contribué à sa juste renommée. Ils ont su mettre en valeur les dons qui ont enrichi la bibliothèque et qui font sa singularité. On songe bien sûr aux legs de Monseigneur d'Inguibert<sup>1</sup>, du docteur Casimir Barjavel<sup>2</sup> et du géographe Joseph Eysseric<sup>3</sup>. Mais à d'autres également, beaucoup moins volumineux mais tout aussi surprenants. Tel est le cas de celui d'Auguste Guillabert. Au début des années 1920, ce pharmacien, carpen-trassien d'origine, céda à la bibliothèque-musée de sa ville natale des pavillons allemands qui avaient flotté sur l'Achilleion, palais corfiote du kaiser Guillaume II, le volant de la chaloupe impériale ainsi que plusieurs ouvrages rares répertoriés comme venant de la bibliothèque personnelle de l'empereur<sup>4</sup>.

Pouvait-on rêver plus bel aiguillon pour l'historien que de chercher à retracer l'itinéraire de ces objets? N'était-ce, d'ailleurs, que de simples objets ou plus sûrement les symboles d'un antagonisme plus profond qui se focalisa sur l'Achilleion et opposa France et Allemagne durant plusieurs décennies à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle? À un moment où la rivalité entre les deux nations était non seulement militaire, économique, coloniale mais aussi culturelle. Chacun des deux pays rêvait alors d'établir sa prééminence dans ce dernier domaine en captant l'héritage grec et en rayonnant sur le bassin méditerranéen. Dans ce climat, lorsque l'on prit conscience du prix qu'attachait l'empereur allemand à son palais, on assista, en France, à une exaspération des sentiments autour de ce monument qui fut instrumentalisé à des fins de propagande.

### La double profanation

De fait, en l'espace de quelques années, l'Achilleion (voir ill. 1), qui, dans l'opinion française, jouissait d'une réelle côte de sympathie, devint un lieu honni, déshonoré, incriminant son nouveau propriétaire, l'empereur Guillaume II. Comment expliquer un tel renversement d'image? Il faut rappeler qu'en 1907, l'Achilleion, propriété de l'impératrice d'Autriche Élisabeth (1837-1898), avait changé de main, et la perception que l'on en avait, s'en trouva bouleversée. Élisabeth avait perdu très jeune son fils Rodolphe et chercha à échapper à la vie viennoise ainsi qu'à

1 Joseph Dominique d'Inguibert (1683-1757) fut évêque de Carpentras de 1745 à 1754. Il légua à la ville sa bibliothèque personnelle riche de 25 000 ouvrages, ses manuscrits, son médaillier, ses antiques ainsi que ses estampes.

2 Casimir Barjavel (1803-1868), médecin, collectionneur, exerça la fonction de maire de Carpentras de 1833 à 1834.

3 Joseph Eysseric (1860-1932), explorateur et artiste-peintre, sillonna le monde, croqua d'innombrables paysages et fit don de ceux-ci à l'Inguimbertaine.

4 »L'Écho de Paris« du 22 janvier 1924.

la Hofburg. Elle trouva refuge à Corfou. Elle s'y fit construire une luxueuse bâtisse blanche de 128 pièces au milieu de 80 hectares constellés de cyprès, d'oliviers, de lauriers roses, de citronniers, de rosiers. Le palais de la solitude avait été baptisé l'Achilleion par l'impératrice en hommage au héros grec mort jeune comme son fils. Une statue d'Achille mourant, arborant les traits de Rodolphe, œuvre du sculpteur berlinois Ernst Herter (1846–1917) trônait dans le parc. Tout comme celle d'Henri Heine, le poète de la souffrance, admiré par Élisabeth.

Le côté tragique qui nimbait cette résidence, inhérent à l'existence même de la souveraine défunte, céda le pas à un regard beaucoup plus critique. La personnalité de l'acquéreur, l'empereur Guillaume II, n'était pas étrangère à ce changement d'optique. Habitué des croisières en Méditerranée, il était tombé sous le charme du site et du palais. Sans doute, faut-il le préciser, n'était-ce pas là la seule raison de son offre d'achat. La concordance des temps doit ici être mise en avant. On se rappellera, en effet, que Guillaume II avait cherché, dans les années qui précédaient, à desserrer l'étau de la politique d'encerclement de l'Allemagne en Méditerranée, orchestrée par Édouard VII et Théophile Delcassé. Le débarquement à Tanger (1905) et la conférence d'Algésiras (1906), préfigurant le protectorat français sur le Maroc, résonnaient encore à ses oreilles comme de cuisants échecs<sup>5</sup>. En conséquence, poser un pied à Corfou constituait un bon moyen d'enfoncer un coin dans la stratégie franco-britannique qui visait ouvertement à évincer l'Allemagne de la région. La crise d'Agadir (1911) et son règlement en donne confirmation. Côté britannique, hantée par l'idée du déclin, et pleinement conscient du danger de l'irruption d'un tel concurrent commercial et naval en Méditerranée, les gouvernements successifs ne cachaient pas leur inquiétude devant la Weltpolitik du II<sup>e</sup> Reich, devant la puissance grandissante de sa flotte et devant le succès croissant du *made in Germany*. Dans ce contexte de tension, la présence du kaiser à Corfou tintait comme une provocation et une bravade, l'achat «privé» et les actions diplomatiques et militaires étaient bien complémentaires<sup>6</sup>.

Après avoir obtenu l'assentiment de l'empereur François-Joseph, Guillaume II s'accorda avec l'héritière de la villa blanche, l'archiduchesse Gisela, fille d'Élisabeth et épouse du prince Léopold de Bavière, et chargea la banque berlinoise S. Bleichröder de régler les détails de la transaction. Une fois devenu propriétaire en 1907, il la modela selon ses goûts. Toutes les cages d'escalier furent repeintes, les salles à manger firent place à des salles de billard, les salons devinrent des bibliothèques. Il aimait à se retrouver dans l'une d'elles, assis à califourchon sur un siège en forme de selle sur lequel il avait pris l'habitude de signer son courrier quotidien. Son portrait trônait dans toutes les chambres. Sur toute la vaisselle figurait un W pour Wilhelm surmonté d'une couronne impériale. Le kaiser ne cachait pas sa prédilection pour cette demeure appelée à devenir son petit Versailles. Un lieu d'exposition, de magnificence, d'influence où se pressaient courtisans et diplomates. Il y passait régulièrement quelques semaines au printemps et son séjour ne pouvait pas passer inaperçu car il était accompagné de 50 policiers, d'un maréchal de cour, d'un chambellan, de deux aides de camp, de six officiers de la garde, de quinze cavaliers d'escorte, de 80 domestiques, de 20 palefreniers et de deux médecins. On le croisait souvent se promenant au milieu des oliviers. L'histoire de l'île le fascinait. Il y avait même commandé des fouilles archéologiques. Il ne manquait jamais d'y soigner sa popularité. Ses arrivées, à bord du Hohenzollern, étaient toujours annoncées avec force articles de presse. Il faisait distribuer por-

5 Félix PONTEIL, *La Méditerranée et les puissances depuis l'ouverture jusqu'à la nationalisation du canal de Suez*, Paris 1964.

6 L'empire allemand avait commencé à placer ses pions dans l'empire ottoman en lançant en 1903 la construction de la ligne de chemin de fer Berlin-Byzance-Bagdad. Dans le domaine naval, il ne masquait pas davantage son appétit. Plusieurs programmes (1906, 1908) de construction de navires militaires avaient été lancés dans le but de remettre en cause l'hégémonie anglaise sur les mers. La construction du paquebot géant Vaterland, rival du Titanic, relève de la même volonté de se mesurer à la première puissance mondiale de l'époque.

traits, épingles de cravate et boutons de manchettes à sa gloire<sup>7</sup>. En son absence, les Corfiotes qui avaient les moyens pouvaient visiter les jardins de sa résidence moyennant un ticket d'entrée d'un équivalent de 2 marks.

Le regard que la presse française a pu porter sur ce palais évolua avec l'acquisition par Guillaume II. L'Achilleion, qui, à défaut d'être toujours présenté comme une splendeur, était souvent décrit comme un lieu émouvant eu égard à la personnalité et au tragique destin d'Élisabeth, devint une bâtisse de mauvais goût, à la lourdeur toute germanique. Un édifice »embochisé«. La relégation de la statue d'Achille mourant (voir ill. 2) sur une terrasse moyenne et son remplacement par une statue d'Achille triomphant, éclairée de part en part par deux projecteurs électriques, œuvre de Johannes Götz (1865–1934), en zinc bronzé, présentant les traits du kaiser ne laissa pas indifférent (voir ill. 3). D'autant plus que sur le socle avait été gravée l'inscription en grec suivante: »Au plus grand des Grecs, le plus grand des Germains«. Guillaume II imprimait sa marque, cherchait à accaparer l'héritage grec pour conforter son pouvoir et asseoir la puissance de son jeune empire. Cette translation souleva de nombreuses critiques. L'une des plus acerbes fut celle de l'archéologue Charles Picard, qui, en 1926, y reconnaissait un mauvais présage de la Grande Guerre:

«À jamais, devant la haute esplanade, l'Euhoplos du professeur Götz promène un dur regard sur le paysage et substituera au passé un memento vincere chargé de haine; c'est le ravisseur de Briseis dévastant Lyrnessos; c'est le triomphateur sanglant qui perce les talons d'Hector, pour rompre son cadavre dans la poussière ignominieuse. Sa colère, dit Homère, précipite à l'Hadès les âmes pleines de force d'une foule de héros. Quel conseiller pour le grand état-major aux premiers jours de 1914<sup>8</sup>.«

La logique d'appropriation de l'empereur ne pouvait conduire qu'à une politisation accrue de la bâtisse. Plus polémique encore fut le déboulonnement de la statue du poète Heine en 1909<sup>9</sup>. Le monarque fit enlever la statue de marbre blanc à l'effigie de l'auteur de la Lorelei, la remisa avant de la vendre, l'équivalent de 12 500 francs, au banquier hambourgeois Julius Campe, fils de l'éditeur de l'homme de lettres<sup>10</sup>. Il la remplaça par une copie d'un monument implanté à Salzbourg et représentant l'impératrice Élisabeth, histoire de prévenir une réaction de la cour de Vienne. Le kaiser ne pardonnait pas au natif de Düsseldorf, ni le fait d'avoir critiqué certains de ses aïeux Hohenzollern, ni le fait de s'être proclamé Prussien libéré. Certaines formules lui restaient en travers de la gorge comme celles-ci: »A voir les Prussiens si raides et si hautains, on dirait qu'ils ont avalé le bâton avec lequel on les rossait<sup>11</sup>.« Sans conteste, ne pouvait-il pas davantage l'absoudre de son amour pour la France, de son éloge de l'héroïsme des vieux grenadiers, vainqueurs d'Iéna. Celui qui avait été attiré à Paris par les Trois Glorieuses, celui qui avait été le corrosif correspondant de la gazette d'Augsbourg, n'était plus persona grata en Allemagne. Les pangermanistes s'élevèrent pour empêcher que la statue soit implantée dans un espace public à Hambourg<sup>12</sup>. Heine avait écrit, soit dit au passage, des vers prémonitoires qui pouvaient s'ap-

7 Jacques BOULENGER, Corfou, l'île de Nausicaa, Paris 1932, p. 24 et suivantes.

8 Charles PICARD, Corfou et les souvenirs d'un ex-empereur, tiré à part d'un article de »L'Acropole«, octobre-décembre 1926, p. 9.

9 Henri Heine (1797–1856), poète romantique, juriste, journaliste, polémiste fut l'objet de violentes attaques antisémites, ce qui le contraignit à l'errance et explique son installation à Paris en 1831 où il devint correspondant de presse.

10 »L'univers israélite« du 18 juin 1920.

11 »La France« du 14 septembre 1910.

12 Les vicissitudes vécues par cette statue valent d'être racontées. L'effigie du parolier de Schumann et de Schubert est aujourd'hui visible dans le parc d'acclimatation de Toulon. Mais le moins que l'on puisse dire est que sa sauvegarde ne fut pas chose aisée. Après avoir trouvé sa place dans la

pliquer à son propre sort et à celui de sa représentation: »Hier, il était encore un héros, aujourd'hui, il n'est plus qu'un salaud<sup>13</sup>.«

Dans ce contexte, le positionnement de la presse française est très intéressant à scruter. Il fait apparaître un profond clivage entre les organes qui condamnent le vandalisme allemand et des journaux qui, par nationalisme ou par antisémitisme, saluent la décision de Guillaume II. Tandis que »L'Aurore«<sup>14</sup> condamnait »l'ostracisme cruel vis à vis de l'auteur des *Lieder*«, »L'Echo de Paris« sous la plume de Junius<sup>15</sup> dit comprendre que le souverain ne puisse tolérer la présence du »nihiliste juif« dans l'enceinte de sa résidence. Celle-ci était incompatible avec l'affirmation de son autorité. L'écrivain allemand, de longue date, avait été une cible de la presse antisémite. Rappelons ces propos de la »Libre Parole«, le 27 juin 1901, date à laquelle il avait été décidé d'installer sur la tombe de Heine, au cimetière de Montmartre une statue du sculpteur danois Louis Hasselriis, statue qu'Élisabeth avait financé pour son poète adulé: »Le nom de l'auguste victime de l'anarchiste Luccheni et celui du juif qui célébra le Régicide par des poèmes d'une atroce ironie resteront ainsi accolés l'un à l'autre, même après la mort, dans une sorte de monstrueux et sacrilège accouplement«<sup>16</sup>.

Ce discours fut constamment réitéré par Edouard Drumont jusqu'en 1914. Il ne goûtait guère l'architecture de l'Achilleion qu'il qualifiait de »cartonnage interlope«, mais pour lui, cet aspect des choses était secondaire. Il se focalisait sur la figure de Heine, incarnation à ses yeux »de la haine dans l'âme sémite contre la civilisation occidentale et aryenne<sup>17</sup>«. Il reprochait à l'impératrice Élisabeth son admiration pour »un être qui avait insulté tant qu'il avait pu tout ce qui, dans notre civilisation, était d'origine chrétienne, l'être qui avait écrit l'odieuse ballade de Marie-Antoinette, dans laquelle il évoquait une cérémonie de cour, exécutée par la reine et ses dames d'honneur, toutes en toilettes de gala, mais toutes décapitées«. »L'Univers«, la »Gazette de France« ne tenaient pas un autre discours. Une dichotomie qui recoupe pour beaucoup les clivages nés de l'affaire Dreyfus<sup>18</sup>.

Concomitamment, un autre débat s'était noué autour de la notion de patrie. Pour les uns, l'art n'avait pas de patrie et Heine n'avait pas à pâtir de son œuvre. C'était la position d'un Catulle Mendès (1841–1909), qui militait pour l'érection d'une statue en l'honneur du poète en France<sup>19</sup>. Gustave Kahn, en préconisant dans »L'Aurore« une vision plus internationaliste de la société, était persuadé que l'instauration du socialisme en Allemagne coïnciderait avec une floraison de statues de Heine outre-Rhin<sup>20</sup>. Les tribunes dans l'»Humanité« de Jean Longuet

cour de l'entreprise Campe, elle fut transférée au musée d'Atlanta près de Hambourg en 1925. L'arrivée au pouvoir des Nazis sonna le glas du musée, jugé trop porté sur l'art juif et »dégénéré«. C'est alors que la petite fille de l'éditeur Campe, marié à un Français, se débrouilla pour la faire venir en France. Elle transita par Marseille avant d'être entreposée à Toulon. Elle y échappera miraculeusement aux bombardements alliés. Oubliée, elle sera découverte, cédée à la ville de Toulon qui décidera de l'implanter, en 1956, au parc botanique.

13 »Gestern noch ein Held gewesen/Ist man heute schon ein Schurke.«, Heinrich HEINE, Einem Abtrünnigen [poème »À un renégat«], dans: ID., Werke und Briefe in zehn Bänden, t. 2, Berlin, Weimar<sup>2</sup>1972, p. 303–304.

14 »L'Aurore« du 25 mars 1910.

15 Junius était un pseudonyme tournant dans le journal. Il servit notamment de signature à Paul Bourget, Maurice Barrès, Denys Cochin.

16 »La Libre Parole« du 27 juin 1901.

17 »La Libre Parole« du 9 mai 1908.

18 »L'Univers« comme la »Gazette de France« étaient des journaux catholiques et conservateurs. Maurras tenait dans le second organe une tribune monarchiste et antijuidaïque.

19 »La Presse« du 16 novembre 1901.

20 »L'Aurore« du 16 octobre 1906. Gustave Kahn (1859–1936) était un poète symboliste et critique d'art, acquis aux idées socialistes, qui lutta sans relâche contre l'antisémitisme.

consonnaient avec cette approche. Le journaliste rappelait d'ailleurs l'amitié qui avait uni le poète avec Karl Marx et Friedrich Engels et ne cachait pas son mépris pour Guillaume II :

»S. M. Wilhelm est horripilé par la vue de ce monument élevé à un homme dont l'idéal de liberté, de beauté était si différent de sa conception de féodal piétiste doublé de mercanti capitaliste. Il va faire enlever et renvoyer en Allemagne bien loin de quelque province perdue la statue du plus grand poète lyrique qu'ait eu l'Allemagne. Cette haine de Guillaume II honore Heine<sup>21</sup>«.

Comme le souligne Élisabeth Décultot, ce discours procédait d'un projet de certains auteurs et critiques français de »réintégrer Heine dans l'histoire littéraire allemande contre la volonté de l'Allemagne elle-même«<sup>22</sup>. Pour d'autres, Heine n'avait pas de patrie et son rejet en Allemagne se justifiait parfaitement. Pierre Lasserre, dans les colonnes de l'»Action française«, défendait cette position :

»S'il se dégage de l'esprit, de l'œuvre de Heine quelque influence qui ne pouvait agir que comme un dissolvant moral et politique sur la nation germanique, l'empereur a agi comme le premier des patriotes allemands en signifiant à son peuple que cette personnalité n'était pas à glorifier<sup>23</sup>«.

Heine qui aimait à se qualifier de »rossignol allemand niché dans la perruque de Voltaire« était beaucoup trop subversif, selon l'empereur, pour qu'on laissât s'instaurer un quelconque culte à son endroit.

À mesure que la guerre se rapprochait, la presse française, qui avait abondamment commenté le rachat du palais, ne se gêna plus pour condamner le vandalisme allemand. On parla même de la double profanation de l'Achilleion. Guillaume II fut accusé d'avoir perverti le joyau d'Élisabeth et d'en avoir fait une vitrine propagandiste. Pour illustrer ce constat, donnons la parole à Léo Larquier qui ne donnait pas vraiment dans la nuance, au début de la Première Guerre mondiale :

»Les beaux marbres d'Élisabeth ont disparu. Les pieds fétides de Guillaume, car cet empereur est affligé de cette infirmité ridicule, ont foulé le gazon qu'elle effleurait. Ses lourds états-majors ont mangé dans la salle de marbre où l'impératrice vagabonde n'acceptait qu'un fruit, un sorbet, une coupe d'eau pure<sup>24</sup>«.

Le souverain allemand fut même accusé d'avoir fomenté la guerre à partir de l'Achilleion. Les nombreuses audiences qu'il y accordait semblaient accréditer cette thèse. En 1912 et 1914, le chancelier Bethmann-Hollweg et le chef du cabinet grec Elefthérios Venizelos y furent reçus. À la veille de la Grande Guerre, il s'y entretint avec Georgios Streit, ministre des Affaires étrangères grec ainsi qu'avec le baron Hans von Wangenheim, ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, le prince Guido Henckel von Donnersmark, la deuxième plus grande fortune d'Allemagne après celle de l'héritière Bertha Krupp. Le »Petit Journal« affirma même qu'un

21 »L'Humanité« du 30 avril 1908. Jean Longuet (1876–1938), petit-fils de Karl Marx, était membre de la Section française de l'Internationale ouvrière (SFIO).

22 Élisabeth DÉCULTOT, La réception de Heine en France entre 1860 et 1960. Contribution à une histoire croisée des disciplines littéraires, dans: *Revue germanique internationale* 9/1998, p. 167–190, p. 182, DOI: 10.4000/rgi.678.

23 »L'Action française« du 4 mai 1908.

24 »La Petite Gironde« du 5 décembre 1915.

conciliabule y réunissant le kaiser, le chancelier Bethmann-Hollweg et le comte István Tisza, le Premier ministre hongrois très germanophile, aurait servi à rédiger l'ultimatum à la Serbie<sup>25</sup>.

### La charge symbolique des scellés

La guerre venue, l'atmosphère s'enfièvre encore davantage autour de Corfou et de l'Achilleion. Ce dernier n'était plus seulement un sujet de controverse. Les Alliés en firent un objectif de guerre, le considérant comme un médium d'affirmation de puissance. Les troupes françaises et serbes s'y installèrent à la fin de l'année 1915. Le kaiser et la presse allemande reprochèrent aux armées serbe et française d'avoir violé la neutralité de l'île<sup>26</sup> pour mieux justifier de son côté l'invasion de la Belgique. Le monarque allemand informa le roi Constantin qu'il tiendrait pour responsable la Grèce de toute dégradation infligée à sa villa. Un journal d'outre-Rhin parla, dès 1916, de la future libération de Corfou et de la nécessaire désinfection de l'Achilleion à opérer<sup>27</sup>.

La riposte ne se fit pas attendre. De nombreux journaux («Le Temps», «Le Gaulois», «Excelsior...»), servant les intérêts du Quai d'Orsay, affirmèrent que l'île abritait un centre d'espionnage. Pire, derrière les oliviers, les aloès, les chênes-lièges, ne se cachait-il pas une base de ravitaillement pour sous-marins, un relais télégraphique, des dépôts de benzol, de pétrole, de torpilles, d'obus<sup>28</sup>. Toutes ces hypothèses furent avancées sans pour autant être solidement étayées<sup>29</sup>. Il n'en restait pas moins que l'île était un avant-poste de toute première importance commandant l'entrée du canal de l'Adriatique qui va d'Otrante en Italie à Santi Quaranta, petit port de Ianina en Albanie. Du promontoire sur lequel était implanté l'Achilleion, l'on apercevait les Monts d'Albanie. En prendre le contrôle était donc du plus haut intérêt. Bizerte et Toulon étaient des bases trop lointaines pour exercer un contrôle sur la Méditerranée orientale et sécuriser les deux grandes lignes de ravitaillement, Toulon-Salonique et Tarente-Itéa, dans le golfe de Corinthe.

L'île occupée, se posa évidemment la question de l'avenir de l'Achilleion proprement dit: Fallait-il le détruire? Le piller? L'épargner? Les avis divergeaient. Dès 1915, l'amiral britannique John de Robeck, qui commandait les forces navales alliées engagées dans la bataille des Dardanelles, préconisa une destruction totale. Cette option revint régulièrement sur la table. D'aucuns n'y voyaient que de justes représailles après la destruction de certains trésors patrimoniaux comme le château de Coucy et son fameux donjon. La rédaction du «Petit Marseillais», par mesure de rétorsion, proposa son dynamitage pur et simple<sup>30</sup>. Même ligne éditoriale dans les colonnes de la «Liberté»: «Rien ne nous empêche en représailles de la destruction des magnifiques ruines de Coucy de faire sauter l'Achilleion, où Guillaume le scrofuloux allait naguère promener son bras atrophié et sécher les sanies de son oreille avariée»<sup>31</sup>.

On préféra sauvegarder l'Achilleion car Corfou devint névralgique pour l'armée française. D'un point de vue sanitaire tout particulièrement. Dès janvier 1916, un bataillon de chasseurs alpins, parti de Bizerte, s'y était arrêté pour préparer les ambulances et l'hôpital qui accueilleraient les blessés français ou serbes, car l'île servit à reconstituer l'armée serbe. Les troupes du

25 «Le Petit Journal» du 2 novembre 1918. Le récit du «Petit Journal» est une invention farfelue, qui oublie entièrement les auteurs de l'ultimatum à Vienne; au moment du déclenchement de la guerre, Guillaume II était sur son yacht dans la Mer du Nord, Bethman-Hollweg était à Berlin.

26 Cette neutralité était garantie par l'article 11 du traité de Londres (1863-1864) qui avait été paraphé par l'Autriche, la Grèce, la Russie, la France, la Prusse.

27 «Berliner Lokal-Anzeiger» du 23 avril 1916.

28 «Le Flambeau» du 8 janvier 1916.

29 S. P. PHOCAS-COSMETATOS, *Dossiers secrets de la Triple Entente. Grèce (1914-1922)*, Paris 1970, p. 157.

30 «Le Petit Marseillais» du 22 mars 1917.

31 «La Liberté» du 22 mars 1917.



roi Pierre I étaient en déroute en décembre 1915, suite à l'attaque bulgare. Il fallait absolument les sauver et les remettre sur pied. On était donc dans l'obligation de préserver la capacité d'accueil des lieux.

Et de fait, près de 80 000 soldats serbes débarquèrent à Corfou et furent répartis dans six camps. Plus de 500 malades, souffrant notamment du typhus, du choléra et de maladies vénériennes seront soignés dans l'Achilleion transformé en hôpital<sup>32</sup>. En cinq mois, l'armée serbe était de nouveau opérationnelle et six divisions étaient projetées sur Salonique, base arrière des armées alliées sur le front oriental, dès le 1<sup>er</sup> juin 1916.

L'hôpital fut administré par le service de santé des armées français jusqu'au 16 décembre 1917, avant de passer sous la coupe du service de santé de la Marine jusqu'à sa fermeture le 1<sup>er</sup> juin 1919<sup>33</sup>. Il avait alors été rebaptisé Hôpital Tribondeau, en mémoire du médecin principal de la Marine Louis Tribondeau, chef du laboratoire de bactériologie, victime de son dévouement lors de l'épidémie de grippe espagnole<sup>34</sup>. Maurice Larrouy, clairement hostile à Guillaume II, parla en 1919 de »l'air purifié par la souffrance de nos malades«. Il alla même plus loin en formant le vœu suivant: »parmi les revanches que l'on peut souhaiter, puisse-t-il, un jour, revenir dans ce même Achilleion, non plus en préparateur des meurtres mais en vaincu, mais en honni, et entendre jusqu'à sa mort les murs lui répéter l'anathème des malades qu'il a pu tuer<sup>35</sup>«.

L'Achilleion fut le théâtre de rites militaires accentués (voir ill. 4). On sait l'importance, par exemple, de la levée des couleurs au sein d'une escadre. Mais celle qui intervînt, le 12 janvier 1916, à l'Achilleion fut singulièrement solennisée. Elle se déroula en présence de l'amiral de l'escadre, de l'état-major des croiseurs et des officiers du corps de débarquement et eut les honneurs de la presse<sup>36</sup>. Ensuite, chaque matin, au son du clairon, le timonier hissera le pavillon français très lentement jusqu'à ce que celui-ci touche la couronne impériale fixée au sommet du mât. Comment ne pas y voir l'expression d'un sentiment revanchard?

Connaissant l'attachement de Guillaume pour son palais et l'île des Phéaciens, les journaux eurent tôt fait d'exploiter cette inclination et de la tourner en dérision, y compris en prêtant à l'empereur des propos somme toute très futiles dans le contexte guerrier: »Qui sait ce qu'ils ont fait de ma chambre à coucher style rococo et de mon lit de cuivre? Qui sait ce qu'ils ont fait du cabinet de travail tendu de velours bleu et de mes fauteuils américains? Qui sait surtout ce qu'ils ont fait de ma baignoire?<sup>37</sup>«. Certains organes de presse se firent un plaisir d'opposer la barbarie, les pillages allemands – on pense entre autres à l'incendie de la bibliothèque de Louvain, au sort des villes-cadavres que furent Ypres ou Arras pour reprendre l'expression de Jean Brunhes – au respect des lieux observé par les troupes françaises. À l'appui de cette remarque, cette citation extraite d'un article de G. de Maizière paru dans le »Petit Parisien« le 28 janvier 1916:

32 Des centaines d'hommes moururent sur l'île à tel point que les soignants ne disposèrent plus ni de la place, ni du temps pour les inhumer. On en était réduit à immerger les corps au large. Max SCHIAVON, *Le front d'Orient: du désastre des Dardanelles à la victoire finale (1915–1918)*, Paris 2016.

33 Les dernières troupes françaises quittèrent l'île le 24 juin 1919.

34 Louis Tribondeau (1872–1918) était connu des cercles médicaux et du monde politique. Il avait laissé son nom, accolé à celui de Jean Bergonié, à une loi sur l'action des rayons X sur les tissus de l'organisme. Il s'était aussi signalé pour avoir rendu un mémoire remarqué sur les cas de dysenterie frappant le corps expéditionnaire des Dardanelles. Bien que souffrant, il avait tenu à rester sur l'île afin de soigner les équipages des bâtiments y stationnant. Il agonisa une dizaine de jours avant de succomber.

35 René MILAN (pseudonyme de Maurice LARROUY), *Les vagabonds de la gloire. Tome 3: Matelots aériens*, Paris 1919, p. 63.

36 »Le Petit Journal« du 16 février 1916.

37 »La Petite Gironde« du 15 août 1916.



»Tout est en parfait état: pas une fleur n'a été cueillie. Les visiteurs grecs manifestent une naïve admiration pour la discipline de nos soldats, leur discrétion et leur tenue. Ils ne peuvent pas comprendre que nous n'ayons pas pillé la demeure du kaiser. L'attitude correcte et réservée de nos Alpains nous concilie plus de sympathies ici que toutes les négociations diplomatiques<sup>38</sup>.«

Des scellés avaient été apposés sur les portes des appartements privés du couple impérial (voir ill. 5 et 6). Les presses française et allemande s'en firent largement l'écho. Ces scellés étaient bien plus significatifs que de simples rubans et points de cire. Aux yeux des opinions, ils témoignaient de la discipline que l'état-major français parvenait à imposer à ses troupes. Le commandement avait compris tout le bénéfice à retirer d'une telle politique. Ce ne pouvait qu'être pain béni pour la propagande française. La reproduction des clichés de ces scellés s'inscrivait dans ce que Laurent Veray a appelé l'avènement d'une culture visuelle de guerre<sup>39</sup>. À la sauvagerie des ulhans répondait la dignité et la civilité des chasseurs-alpins et des marins français. Face au Reich impitoyable se dressait un État respectueux du droit: la République française. Et de pointer du doigt les dix millions d'amendes imposés par Guillaume II aux villes de Tourcoing et Roubaix en guise de mesure de rétorsion pour l'Occupation de son Achilleion<sup>40</sup>. On ne cessa plus d'opposer l'attitude des gouvernements français et allemand. Cet extrait du »Petit Marseillais« en date du 25 janvier 1916 est très explicite à ce propos:

»Ces gens-là croient que les autres sont fait à leur image. Ils se sont aussitôt rappelé les obus envoyés par leurs fauves guerriers sur l'immeuble de M. Poincaré à Sampigny<sup>41</sup>, l'effraction du monument funèbre de la famille Poincaré dans un cimetière tout proche. Rassurons-les. Le pire qui puisse advenir à l'Achilleion, si Guillaume est resté le propriétaire, c'est quelque transformation en maison de convalescence à l'usage des soldats serbes. Vraiment, il y aurait là une utilisation spirituelle de l'immeuble impérial<sup>42</sup>.«

Robert Vaucher dans l'»Illustration« »sanctifie« quasiment ses compatriotes et justifie leur comportement par le fossé abyssal qui sépare autocratie et démocratie:

»Guillaume II retrouvera intacts les murs de l'Achilleion, il pourra compter dans ses caves les bouteilles qu'il y a laissées, il rentrera en possession de tous ses meubles, ses pendules ne disparaîtront pas, son argenterie est en sûreté; l'impératrice retrouvera complète sa lingerie et sa garde-robe inviolée. Les chasseurs alpins sont des paysans, des employés, des commerçants, des ouvriers, des enfants du peuple de France. Leurs procédés diffèrent de ceux des grands seigneurs teutons. Chacun a sa manière et sa méthode: les uns ont leur kultur, les autres ont la civilisation<sup>43</sup>.«

Donner à voir ces scellés était un moyen d'établir un *distinguo* rapide entre les mutilations subies par les régions envahies, de mettre en exergue le fossé existant entre la France et l'Allemagne

38 »Le Petit Parisien« du 28 janvier 1916.

39 Laurent VERAY, *Avènement d'une culture visuelle de guerre: le cinéma en France de 1914 à 1928*, Paris 2019.

40 Bulletin officiel du Comité France-Orient, 1<sup>er</sup> novembre 1924, p. 2-3.

41 Raymond Poincaré s'était fait construire une vaste demeure style Louis XIII, le Clos, à Sampigny, village meusien de sa mère, situé entre Saint-Mihiel et Commercy. Dès le début de la guerre, la résidence présidentielle fut la cible d'un tir nourri (48 obus) de l'artillerie allemande qui la détruisit en bonne partie.

42 »Petit Marseillais« du 25 janvier 1916.

43 »L'Illustration« du 19 février 1916.



Ill. 1: Carte postale représentant l' Achilleion, 1916. Bibliothèque Inguimbertaine, Carpentras, Fonds Eysseric.

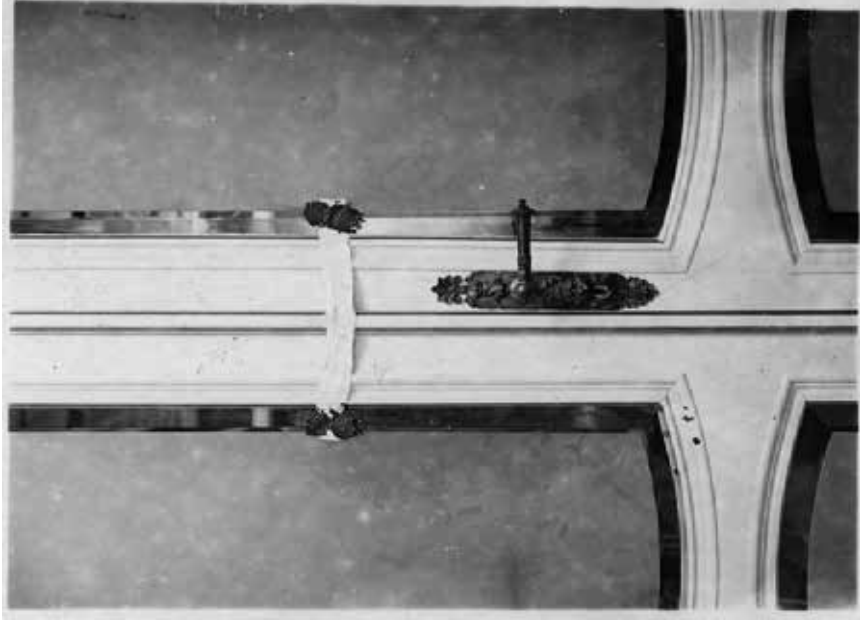


Ill. 2 et 3: Le «Sterbender Achilles» (1884) d'Ernst Herter et le «Siegereicher Achilles» (1909) de Johannes Götz. Photographie: Frédéric Gadmer (1878-1954), 6 juin 1916. © ministère de la Culture (France), Médiathèque de l'architecture et du patrimoine. Diffusion RMN-GP (APOR045341, APOR045340).





Ill. 4 : La relève de la garde par le 10<sup>e</sup> bataillon de Zouaves devant l'Achilleion sur lequel flotte le pavillon français en 1916. Photographie: Frédéric Gadmer (1878-1954), opérateur H., 6 juin 1916. © ministère de la Culture (France). Médiathèque de l'architecture et du patrimoine. Diffusion RMN-GP (APOR045336).



Ill. 5 et 6: Les scellés sur les appartements impériaux. La photo du service photographique de l'Armée fut publiée en mars 1917 par la revue « L'art et l'artiste » (p. 26). Photo à droite: Frédéric Gadmer (1878-1954), opérateur H, 19 mars 1916; photo à gauche: 6 juin 1916. © ministère de la Culture (France). Médiathèque de l'architecture et du patrimoine. Diffusion RMN-GP (APOR030565, APOR045342).



CHASSEURS ALPINS DANS LA CHAMBRE DE LA KAISERIN, AU PALAIS DE L'ACHILLEION

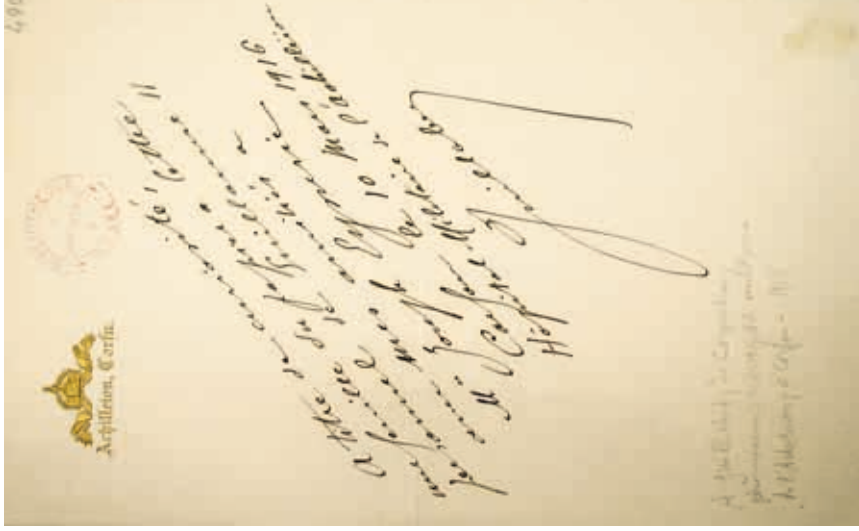
Ill. 7: Officiers chasseurs alpins dans la chambre de l'Impératrice Élisabeth, photo publiée dans: *Le Miroir*, 19 octobre 1919, p. 8-9. Bibliothèque nationale de France/Gallica, [ark:/12148/bpt6k6566258t](https://gallica.bnf.org/ark:/12148/bpt6k6566258t).



Ill. 8 et 9: Pavillons allemands de l’Achilleion aujourd’hui conservés au Musée de Carpentras. Remerciements à Julie Lochanski, Nicolas Boetsch et Jean-Yves Baudouy qui m’ont permis de retrouver ces drapeaux.

Le premier est un petit pavillon à fond jaune d’or présentant l’aigle impérial, au centre d’une croix de fer avec un semis de petits aigles et de couronnes. La devise militaire de la maison royale et impériale »Dieu avec nous« en combinaison avec l’année 1870 renvoie aux origines guerriers de l’Empire (105 cm x 102 cm; Musée de Carpentras, no de bien Sob\_135). Cette *Kaiserstandarte* était utilisée lors des déplacements impériaux. Le second pavillon, drapeau de l’armée allemande (*Reichskriegsflagge*), de plus grande taille, montre une croix noire sur fond blanc, inspirée par la croix patté des chevaliers teutoniques et la tradition héraldique prussienne. Il arbore les couleurs allemandes noir, blanc et rouge et une croix de fer dans un canton, et un aigle prussien en son centre. Cette variante a été utilisée depuis 1903 (470 cm x 260 cm; Musée de Carpentras, no de bien Sob\_134).





Ill. 10 et 11: L'ex-libris de l'empereur Guillaume II montre l'«Achille triomphant» de Johannes Götz (voir ill. 3). Lettre d'Auguste Guillabert à Joseph Eysseric sur papier à lettre personnel du Kaiser (1916). Bibliothèque Inguimbertine, Cat-pentras.



en matière de respect du patrimoine. On sous-entendait qu'une nation capable de mettre à mal les biens culturels de l'ennemi, de les détruire par insensibilité à la beauté, était de la même façon susceptible de violer les règlements internationaux et portait une responsabilité dans le déclenchement des hostilités. L'exposition qui s'était tenue en 1916 au Petit Palais à Paris et qui rassemblait des œuvres d'art mutilées dans les régions dévastées, avait envoyé un message semblable<sup>44</sup>.

La bataille des opinions faisait rage mais c'était aller un peu vite en besogne que d'affirmer que l'inviolabilité de ces scellés ait été pérenne. Force est, en réalité, de relever que les scellés apposés sur les portes donnant sur les appartements impériaux finirent par voler en éclats. Ceux-ci furent alors livrés en pâture à la curiosité des visiteurs. On s'y promena allègrement et on y parada même, en s'y faisant photographe, notamment dans le lit de la kaiserin (voir ill. 7).

Les biens de celui que l'on appelait parfois sans aménité le César germain furent pillés, sa bibliothèque personnelle largement ponctionnée. Le legs à la bibliothèque Inguimbertaine de deux drapeaux allemands qui flottaient sur l'Achilleion (voir ill. 8 et 9), du volant de la chaloupe impériale, ainsi que celui de plusieurs ouvrages présentant l'ex-libris impérial s'éclaire ainsi (voir ill. 10)<sup>45</sup>. Leur don émane d'Auguste Guillabert, pharmacien du XV<sup>e</sup> Corps d'armée qui séjourna à Corfou. Ce Carpentrasien, né en 1873, avait été affecté à la mission chargée de la reconstitution de l'armée serbe en 1916. Après-guerre, Guillabert fut membre de la légation française à Bucarest, attaché au service spécial de la reine de Roumanie pour les œuvres de bienfaisance. En 1922, on le retrouve officier d'administration de 2<sup>e</sup> classe au sein du corps d'occupation de Constantinople<sup>46</sup>. C'est dans ce cadre qu'il put faire l'acquisition de ces souvenirs et de ces objets historiques.

Bien qu'installé à Nice, avant le conflit, il avait gardé des contacts avec des amis de Carpentras, notamment Joseph Eysseric. Ce dernier, issu d'une bourgeoisie aisée – son oncle était l'inventeur du berlingot carpentrassien –, avait été tour à tour astronome, géographe, explorateur (Côte d'Ivoire) avant d'embrasser une carrière de peintre qui l'amena à côtoyer assidument Degas et Matisse. D'une curiosité insatiable, il fut un des grands bienfaiteurs de l'Inguimbertaine, à qui il laissa entre autres des milliers de dessins, fruits de ses pérégrinations. Auguste Guillabert connaissait à la fois sa bibliophilie et son attachement à la bibliothèque-musée de Carpentras. Voici d'ailleurs ce qu'il écrivait, de Corfou, à son ami: «Je songerai à vous si je dénicher des curiosités ou documents qui au moins ne tomberont pas chez un profane». On peut penser que les échanges avec Joseph Eysseric ont pu peser dans sa décision de faire don à la bibliothèque de sa ville d'origine d'un certain nombre d'ouvrages, dont ceux glanés à l'Achilleion. En tout cas, il lui adressa un court billet écrit sur le papier à lettre personnel du kaiser (voir ill. 11)<sup>47</sup>.

44 Claire MAINGON a analysé cette exposition dans son article: L'instrumentalisation du patrimoine blessé. Paris, 1916: l'Exposition d'œuvres d'art mutilées ou provenant de régions dévastées par l'ennemi au Petit Palais, dans: In Situ. Revue des patrimoines, 23/2014, DOI: 10.4000/insitu.10960.

45 Cet ex-libris figure sur un ouvrage intitulé «Torgumat Tabiane», un commentaire turc de 17 sourates du Coran publié à Stamboul en 1888. Il est conservé à l'Inguimbertaine sous la côte 18299. On retrouve le même ex-libris dans un livre de cantiques luthériens, le «Evangelisches Gesangbuch» (Berlin 1912), dans les mêmes fonds patrimoniaux sous la côte 18298.

46 «Le Provençal de Paris» du 27 janvier 1924 et du 13 avril 1924. La fiche matricule d'Auguste Guillabert est consultable en ligne sur le site internet des archives départementales du Vaucluse: Registres matricules militaires (classes 1864 à 1939), classe de 1893, matricule 722, FRAD084\_RM\_01R1218\_0011228.

47 Lettre d'Auguste Guillabert à Joseph Eysseric, 10 mars 1916, Bibliothèque inguimbertaine, correspondance Joseph Eysseric, fol. 490: «A titre de curiosité, une feuille du papier à lettre personnel de Guillaume II avec mes amitiés à M<sup>r</sup> Joseph Eysseric. Corfou le 10 Mars 1916. Hôpital Militaire de l'Achilleion. [sign. Guillabert]».

## L'espoir d'un impossible retour

Dans l'immédiat après-guerre, le gouvernement grec mit l'Achilleion sous séquestre et il y accueillit des blessés grecs. Pour autant, la bâtisse néo-classique n'avait en rien perdu de sa représentativité. Elle continua de susciter le plus grand intérêt, notamment de la part de la presse française. Outre le fait qu'elle était un trophée de guerre, d'aucuns n'oubliaient pas qu'y reposaient trois cents marins, tombés en défendant l'accès à l'Adriatique. Il suffisait de déambuler dans le cimetière militaire français de Gastouri, tout près de l'Achilleion, pour s'apercevoir du nombre de croix portant des noms de soldats français. Des marins qui, en majorité, n'avaient pas atteints la trentaine. La villa blanche revint plus encore sur le devant de la scène lorsque Guillaume II, alors exilé à Doorn et supportant mal sa claustration, laissa filtrer son désir d'y revenir. On prêtait l'intention à l'ex-kaiser de vouloir racheter son ancienne villégiature. Des rumeurs d'évasion des Pays-Bas avaient même couru. Le retour au pouvoir en Grèce de son beau-frère, le roi Constantin I, époux de sa sœur Sophie, en décembre 1920, lui avait, en tous cas, redonné espoir. Sans doute, est-ce cela qui le poussa à formuler une offre de rachat, en 1921, au roi Constantin et au chef de gouvernement grec Dimítrios Goúnaris? Sans succès. On lui fit aussi comprendre que quitter les Pays-Bas, pays neutre, c'était s'exposer à devoir répondre de ses responsabilités dans la guerre, ce qui était d'ailleurs prévu par le traité de Versailles.

En 1924, il publia un livre de souvenirs intitulé «Erinnerungen an Korfu» dans lequel il livrait son amour de l'antique Corcyre, de l'Achilleion ainsi que sa dilection pour l'archéologie<sup>48</sup>. Au point de s'approprier la paternité des fouilles du temple d'Artémis à Corfou, au point de s'attribuer la découverte du fronton de la Gorgone qui bouleversa la connaissance de la plastique archaïque, selon Charles Picard<sup>49</sup>. Aux yeux du brillant antiquisant, le livre du kaiser était une imposture, une vile entreprise de réhabilitation. En rappelant son implication dans les fouilles archéologiques, Guillaume cherchait à se forger une image pacifiste et agitait les fumigènes sur ses responsabilités dans le déclenchement de la guerre. Pire, il oblitérait le rôle des Français et de l'archéologue grec Friderikos Versakis, incontournable dans la redécouverte du site. Toujours d'après le futur directeur de l'École d'Athènes, Guillaume professait indûment les thèses de l'archéologue allemand Wilhelm Dörpfeld, qu'il avait lui-même nommé à la tête des fouilles. Notamment l'idée que la Méduse serait la représentation d'un dieu phénicien et arabe transportée en maintes factoreries, dans le cadre du commerce de l'encens. Ces critiques s'inscrivaient dans la concurrence opposant d'une part l'École française d'Athènes et d'autre part l'Institut archéologique allemand<sup>50</sup>. L'archéologie grecque «balkanisée»<sup>51</sup> dès avant 1914 restait conçue comme une arme diplomatique-culturelle. Chaque découverte était un fragment d'histoire universelle restitué à l'humanité.

En 1925, on avança l'information selon laquelle il aurait dépêché un émissaire en Grèce, chargé de faire une nouvelle offre. Peine perdue. Le gouvernement grec fit la sourde oreille et mit en vente le mobilier encore présent. Qu'à cela ne tienne, il mandata ses hommes de loi afin qu'ils trouvent une faille dans le traité de Versailles, de manière à pouvoir réclamer une indemnisa-

48 Kaiser Wilhelm II. [Wilhelm von Hohenzollern], *Erinnerungen an Korfu*, Berlin 1924. À l'image de son grand-père, Guillaume I qui avait personnellement financé les fouilles d'Olympie, Guillaume II avait puisé dans sa cassette personnelle afin de poursuivre les recherches à Corfou. Roland et Françoise Étienne, *La Grèce antique. Archéologie d'une découverte*, Paris 2010, p. 107.

49 Charles Picard (1883–1965) était en 1926 professeur à l'université de Lyon. Il a dirigé l'École française d'Athènes de 1919 à 1925.

50 Cette rivalité existait depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Aux fouilles allemandes d'Olympie (1875–1882), la France avait riposté par les campagnes de Délos (1877) et de Delphes (1892). Klaus Fittschen, *L'École française d'Athènes et l'Institut archéologique allemand*, dans: *Bulletin de correspondance hellénique* 120 (1996), n° 1, p. 487–496, p. 491, DOI: 10.3406/bch.1996.4612.

51 Étienne, *La Grèce antique* (voir n. 48), p. 114.

tion. Ledit traité stipulait que les Allemands étaient expropriés de leurs propriétés à l'étranger. Or, Guillaume tenta d'avancer l'argument selon lequel il n'était pas un citoyen lambda mais un souverain, bénéficiant, à ce titre, des droits de l'exterritorialité implicitement reconnue par le traité de Versailles. Cette tentative avorta. Il fut débouté par les tribunaux d'Afrique du Sud, pays dans lequel il avait essayé de récupérer ses biens<sup>52</sup> et ceci fit jurisprudence.

Les projets les plus farfelus surgirent alors. À commencer par celui de faire de l'Achilleion un casino. Dessein vite abandonné, car l'île était à l'écart des grandes routes maritimes, et son accès pouvait se révéler difficile, surtout en hiver quand le canal d'Otrante était sujet à tempête<sup>53</sup>. Il faudra attendre 1937 pour qu'il devienne un musée.

En définitive, l'acquisition de l'Achilleion par Guillaume II, la célérité avec laquelle celui-ci oblitéra le souvenir de l'impératrice Élisabeth et du poète Henri Heine, pour en faire un palais à sa gloire, avaient déchaîné les polémiques et endiablé le débat en France autour du monument au statut iconique. Les uns s'emparant du sujet pour alimenter un sentiment anti-allemand et accentuer leurs discours nationalistes. Les autres préférant utiliser politiquement les transformations orchestrées par le kaiser pour dénoncer son sectarisme et en appeler à des bouleversements politiques. Tant et si bien que le pied à terre méditerranéen de l'empereur avait fini par devenir, à la veille de la Grande Guerre, un espace conflictuel, un épice de tensions franco-allemandes. Chaque parti s'efforçait de récupérer le lieu à son profit. Conçu par Guillaume II comme un palais glorifiant, propice aux parades prétoriennes, il fut reconverti, à partir de 1915, en hôpital pour marins français et soldats serbes. Ce changement de vocation, sonnait comme une revanche des peuples sur les têtes couronnées, comme une victoire des démocraties sur les empires, fut largement exploité. La mainmise française sur la villa impériale ne représenta certes pas un point de bascule historique du même ordre que la prise de la Bastille par les révolutionnaires ou bien encore la prise du Palais d'Hiver petersbourgeois par les Bolcheviks. Néanmoins, rien n'empêche de déceler que la prise de contrôle de ce castel, emblème de la quête de domination allemande et wilhelminienne, a pu constituer un signal fort, au moment même où le Nord et l'Est de la France étaient occupés, et une nouvelle galvanisante pour les troupes ainsi que pour les opinions publiques alliées.

52 »L'Ère nouvelle« du 16 septembre 1926.

53 »L'indépendance belge«.